

Système 3

SATELLITES

à La Base de données

5

ENTRETIEN AVEC UN SAUMON

Paul Pignon



22 mars 2013

Satellites 5

à La Base de données

Entretien avec un saumon

Paul Pignon

Publié sur le site de Lad'AM Editions (www.ladam.eu) le 20 avril 2013

Exemplaire RN/000

« Creuser ainsi me donnerait une certitude : j'en suis au point où je ne veux plus en avoir aucune. »

Franz Kafka, *Le terrier*, Editions de l'Herne, 2009

« Contaminés peut-être par les monotones, ils imaginèrent que tout homme est deux hommes et que le véritable est l'autre, [...] »^a

Jorge Luis Borges, *L'Aleph*, Gallimard, 1967

*« On m'a vu dans le Vercors
sauter à l'élastique, »*

Alain Bashung, *La nuit je mens*, 1998

Pour le docteur Carlos Enrique Morazán à qui je dois tant^b

TABLE DES MATIERES

Préface	page 4
Un	page 5
Deux	page 14
Trois	page 19
Soleil	page 23
Postface	page 30
Note de l'éditeur	page 31
Références contextuelles et bibliographiques	page 32

Préface

Depuis quelques temps déjà, malgré mes problèmes de santé ¹, j'avais envie d'un entretien un peu informel et un peu formel en même temps avec Angel Michaud. Il est vrai que dans certaines occasions il m'a mis dans des situations impossibles, ingérables, mais je ne lui en tiens pas rigueur et continue à être intrigué par sa faculté à être présent, absent, introuvable et soudain pesant par sa compagnie incontournable. Sa présence est, de fait, aussi violente que son absence. Donc, je me suis dit qu'en prenant l'initiative avec Angel Michaud, je pourrais le « résoudre » dans le meilleur des cas, ou au pire, l'« éteindre », ce qui pourrait être une solution tout à fait acceptable pour certains de ses lecteurs et de ses proches. Acceptable, recevable, voire espérée...

La première question, absurde j'en conviens, que j'avais envie de poser à Angel Michaud était « pourquoi ? ». Sans doute était-ce une sorte de paresse intellectuelle de ma part. Il me semblait que « pourquoi ? » pouvait compacter un ensemble de questions qu'AM était tout à fait à même de décliner à sa façon et de délirer sans fin sur « pourquoi la vie s'interroge-t-elle sur elle-même ? » ou bien « pourquoi se passionner pour les mouches drosophiles ? », ou encore « pourquoi inventer des histoires alors que notre quotidien nous en invente à foison sous nos yeux et que nous ne voulons pas les voir ? ».

Naturellement « pourquoi ? » est une fausse question puisqu'elle amène inévitablement d'autres questions comme, par exemple, « pourquoi quoi ? » ou « pourquoi pourquoi ? ».

Je me suis donc ravisé.

Je me dois de préciser qu'après cet entretien, Angel m'a demandé de supprimer certains passages.

Je n'ai pas tenu compte de sa requête, bien entendu.

Il me devait bien ça.

Paul Pignon, 2013

Post-scriptum

L'éditeur m'a tout de même imposé de signaler les éléments d'interview que j'ai conservés malgré la volonté de censure d'AM. J'ai suivi les recommandations de Lad'AM Editions.

¹ Cf. Biographie de Paul Pignon : http://ladam.eu/Files/biographie_paul_pignon.pdf

Un

Paul Pignon :

- pourquoi ?

Angel Michaud :

- c'est très simple, mon cher Paul, parce que de toute évidence, nous préservons secrètement en nous quelques éléments clés destinés à notre survie et pour lesquels nous ne trouvons jamais la serrure.

Paul Pignon :

- ???

Angel Michaud :

- c'est là ta seule question Paul ?

PP :

- non non Angel, j'ai bien d'autres questions, mais tout d'abord je voulais te remercier d'avoir accepté cet entretien...

AM :

- mais c'est avec plaisir, d'autant plus que je te devais bien ça...^c

PP :

- je n'irai pas par quatre chemins, pourquoi écris-tu ?

AM :

- mais comme tout le monde Paul, produire un best-seller, recevoir des prix, passer à la télé, devenir riche et me barrer en Suisse...

PP :

- ne me prends pas pour un imbécile ! Tu publies sur un site libre d'accès et de téléchargement, il n'y a pas d'argent en jeu... alors ?

AM :

- bon d'accord, je vais tenter de caresser cette vérité qui semble te tenir à cœur. Tout d'abord il faut que tu comprennes que je n'ai nullement le besoin d'écrire. Je suis à mille lieues de l'écriture thérapeutique. Je suppose que, comme moi, tu regardes les émissions littéraires à la télévision. Tu as sans doute remarqué que lorsqu'on demande à un écrivain pourquoi il écrit, il répond généralement « mais je ne sais rien faire d'autre »... Quelquefois cela me fait rire et d'autres fois je rentre dans une colère folle : « mais quel con ! », il ne sait pas faire la cuisine, la vaisselle, le ménage ? C'est une forme de déterminisme « je suis né pour ça », avec comme corollaire « si je suis fait pour ça, c'est que je suis bon ».

Ce ne sont que des abrutis, des demeurés, des crétins poseurs, capables non pas de tenir une plume mais d'exhiber leur tête de faquin sur les plateaux télé !^d

PP :

- du calme Angel ! ça ne répond pas à la question « pourquoi écris-tu ? »

AM :

- le hasard probablement. J'ai été élevé dans un environnement où les bibliothèques prenaient plus de place que l'ensemble des meubles de l'appartement. Comme je m'ennuyais, que j'avais peu de copains, j'ai tout lu, en commençant par le livre en haut à gauche et en finissant par l'ouvrage en bas à droite. La plupart de ces livres traitaient d'histoire. Il y avait beaucoup d'essais, de traités et peu de romans.

PP :

- pourtant, tu te réfères, dans tes écrits, à beaucoup de choses, la science, la littérature, les essais, mais rarement à l'histoire...

AM :

- c'est vrai. Pour l'instant. Je me suis intéressé à la littérature beaucoup plus tard. A Paris, à l'Université en pleine époque post-mai-soixantehuitarde, j'avais des copains, des co-locs qui étaient très branchés littérature. De manière démesurée d'ailleurs. Il fallait avoir lu tel ou tel livre. « Comment ? Tu n'as pas lu *Under the Volcano* de Malcom Lowry ? Je passais pour un idiot, alors je lisais *Under the Volcano*. Il en a été ainsi avec beaucoup d'auteurs. Les écrivains de langue allemande comme Hermann Hesse étaient très à la mode, mais aussi Goethe, ainsi que beaucoup d'autres comme Kafka par exemple. Curieusement j'ai souvenir que tout le monde disait que Goethe était compliqué, complexe, à la limite de l'indigeste, alors que Kafka était très accessible. *J'ai toujours pensé le contraire. J'ai trouvé Goethe très attaché à un style mais sans réelle profondeur. Il ne fait rien d'autre que faire glisser sous nos yeux naïfs quelques sentiments que nous partageons et maîtrisons. Goethe, c'est de la littérature institutionnelle, tout comme Victor Hugo ou Marcel Proust. Proust c'est pire, de la basse littérature destinée aux dépressifs excités par les mouvements d'un rideau, en trente pages...*^e Pas de quoi en faire tout un plat. Kafka, c'est autre chose. Il ne faut pas l'enfermer dans cet « univers kafkaïen » dont se gaussent les critiques neuronalemeⁿt peu connectés, qui pensent découvrir dans l'apparence la quintessence de la pensée d'un auteur. *Ce sont les mêmes d'ailleurs qui pensent que Christine Angot ou Marc Lévy sont des écrivains...*^f Kafka, ne fait pas que décrire des labyrinthes, en plus, il les creuse et nous ramène à nos propres interrogations, il est aussi l'inventeur (avec Jules Verne) du style « neutre » ou « journalistique » si tu préfères, limite communiqué de l'AFP, ce qui lui

permet d’emmener son lecteur au point limite du vrai/faux, du réel/irréel. Et ça, c’est fort !

PP :

- Oui Angel, tes lecteurs savent l’influence de Kafka sur ton mental mais pas sur ton écriture.

AM :

- Exact mon cher Paul. Le style de Kafka ne peut influencer. Par contre son univers et son laboratoire labyrinthique, sans nul doute.

PP :

- Ensuite.. ?

AM :

- Ensuite j’ai eu droit à la littérature russe puis américaine. J’ai découvert que cette dernière était sans entrave, que les critiques américains ne constituaient pas une secte et ne parlaient pas à l’unisson comme en France.

PP :

- Et la littérature sud-américaine ?

AM :

- Une grande découverte ! Très influencée par le surréalisme et donc par conséquent par la psychanalyse (hélas), la liberté de la littérature sud-américaine est sans limite et nous n’avons pas encore fini de découvrir sa richesse. *Les traductions se font attendre, ce qui est normal car leur créativité ferait rougir de honte les écrivains français, enfin... ceux qui sont publiés, qui passent à la télé...*⁸

PP :

- Parle-moi de Borges

AM :

- Borges est dans la lignée de Kafka. Pour le style autant que pour les concepts. Son écriture est incroyablement maîtrisée et n’a qu’un usage : rendre crédible des histoires folles que l’on embrasse au sens propre comme au sens figuré. Des histoires qui, tout comme celles de Kafka, continuent à résonner (raisonner ?) en moi (il est vrai également que Borges, en plus du style « neutre » fait montre d’une très grande érudition qui accrédite plus encore ses éventuelles impostures). Je me dois de préciser que c’est Lou Vicemka² qui m’a fait découvrir d’autres auteurs latino-américains comme Julio Cortázar,

² Lou Vicemka est contributrice de la Base ainsi que webmaster du site de www.ladam.eu . Biographie de Lou Vicemka : http://ladam.eu/Files/biographie_lou_vicemka.pdf . Relire *Aguilka* de Lou Vicemka : http://ladam.eu/aguilka_407.htm

Roberto Bolaño et bien d'autres...

PP :

- ça a l'air de te mettre en colère,

AM :

- oui, c'est vrai. J'ai découvert *Marelle*³ bien trop tardivement et je n'arrive pas à me l'expliquer. Aucun « intellectuel » parisien, durant mes études, n'a jamais fait aucune allusion à cet ouvrage majeur auquel j'ai rendu hommage dans *Retour vers la Base*⁴.

PP :

- je constate Angel que tu ne réponds toujours pas à la question « pourquoi écris-tu ? »

AM :

- je pensais pouvoir éviter une réponse à une question embarrassante. En fait, je ne sais pas. J'ai écrit autrefois comme tous les auteurs amateurs, en me relisant avec attention, en faisant attention au style et à la syntaxe. Mais depuis la création de la Base, il en est tout autrement, je privilégie les idées. J'essaye d'écrire aussi vite que je pense, et je ne me relis pas. C'est un exercice impossible. Lou, qui me corrige, s'arrache les cheveux, mes textes sont bourrés de fautes et parfois il manque des paragraphes. C'est un choix. Je l'assume et m'en amuse beaucoup. De toute façon, comme je n'ai pas « l'écriture thérapeutique », je suis incapable d'écrire si je ne m'amuse pas.

PP :

- j'ai remarqué en effet que pour ce qui concerne le style et la syntaxe, il y aurait beaucoup à redire sur ton travail...

AM :

- je sais. Voici comment tout cela a commencé : je crois que c'est Cervantès qui disait qu'on ne peut pas écrire avant cinquante ans^h. Écrire, c'est partager des expériences, des réflexions. Encore faut-il avoir des expériences et des réflexions à partager. Avant cet âge quasi-canonique, on ne peut partager que les gargouillements de son nombril. Je reconnais que c'est la mode aujourd'hui... C'est la règle de la postmodernité... Je crois m'être déjà largement exprimé sur ce sujet. J'ai la chance d'avoir une vie plutôt mouvementée et de voyager beaucoup. En plus, je me vante d'avoir quelques idées et un peu d'imagination.

PP :

- c'est prétentieux en effet... mais c'est peut-être pour cela que chaque Base est sous-titrée « Essai approximatif enchâssé dans un roman » ?

³ Julio Cortázar, *Marelle*, Gallimard, 1966

⁴ Angel Michaud, *Retour vers la Base*, Lad'AM Editions, 2011. http://ladam.eu/retour_vers_la_base_370.htm

AM :

- oui, j'ai un goût particulier à mêler la réalité à la fiction. Je dois avouer toutefois que le terme « roman » est – pour l'instant – quelque peu usurpé. Il ne s'agit pas de romans mais plutôt de nouvelles... Parfois l'aspect « essai » est tellement imbriqué dans le « roman » que je ne sais plus très bien comment le nommer.

PP :

- mêler la réalité à la fiction jusqu'à l'imposture ?

AM :

- absolument ! je m'en suis d'ailleurs expliqué à plusieurs reprises, notamment dans la Mise à jour n°86 ⁵

PP :

- Y a-t-il un lien entre Kafka, Borges et l'imposture ?

AM :

- Oui, mais c'est un peu plus compliqué. Il faudrait faire un travail de recherche en profondeur entre les effets de la dualité et de l'imposture. Kafka, comme Borges changent de regard et de posture en évoquant l'autre, et cela pour des raisons qui leur sont propres, personnelles, individuelles. Intimes. Par exemple, Ester Rippa ⁶, une des meilleures spécialistes de Borges, cite cet étrange texte issu de *L'auteur et autres textes : El Hacedor* : *C'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent. Moi, je marche dans Buenos Aires, je m'attarde peut-être machinalement, pour regarder la voûte d'un vestibule et la grille d'un patio ; j'ai des nouvelles de Borges par la poste et je vois son nom proposé pour une chaire ou un dictionnaire biographique. J'aime les sabliers, les planisphères, la typographie du XIIe siècle, les **étymologies**, le goût du café et la prose de Stevenson ; l'autre partage ces préférences, mais non sans une certaine complaisance qui les transfigure en attributs d'**acteur**. Il serait exagéré de prétendre qu'il y a de l'hostilité dans nos relations ; je vis et je me laisse vivre, pour que Borges puisse ourdir sa littérature et cette littérature me justifie. Je confesse bien volontiers qu'il a réussi quelques pages de valeur, mais ces pages ne sauraient me sauver, sans doute parce que **ce qui est bon n'appartient à personne, pas même à lui, l'autre, mais au langage et à la tradition**. Au demeurant, je suis condamné à disparaître, définitivement, et seul quelque instant de moi pourra survivre dans l'autre. Peu à peu, je lui cède tout, bien que je me rende compte de sa manière de tout **falsifier** et magnifier. Spinoza comprit que toute chose veut persévérer dans son être ; la pierre éternellement veut être pierre et le tigre un tigre. Mais moi je dois persévérer en Borges, non en moi (pour autant que je sois quelqu'un) ;*

⁵ Angel Michaud, Système 3, Apostille 1, [Mises à jour 2](#), Lad'AM Editions, 2013

⁶ Ester Rippa, *Borges et la Langue absente*, http://www.revue-silene.com/images/30/extrait_114.pdf

*toutefois je me reconnais moins dans ses livres qu'en beaucoup d'autres ou que dans le raclement laborieux d'une guitare. Il y a des années, j'ai essayé de me libérer de lui et je suis passé des mythologies de banlieue aux jeux avec le temps et avec l'infini, mais maintenant ces jeux appartiennent à Borges et il faudra que j' imagine autre chose. Ainsi, ma vie est une fuite où je perds et où tout va à l'oubli ou à l'autre. Je ne sais lequel des deux écrit cette page.*⁷

PP :

- En quoi te reconnais-tu dans ce texte ?

AM :

- Tu as remarqué que j'avais noté certains passages de ce texte en rouge, ce sont des mots **maisons**... Le mot *étymologie*. En effet, je m'amuse souvent à rechercher l'origine des mots afin de gommer les glissements sémantiques. C'est un jeu. Voilà tout. Je ne suis pas dupe, la langue appartient au peuple, c'est lui qui décide du sens des mots et des phénomènes d'acculturation comme les anglicismes par exemple. *Ce qui montre que l'Académie française ne sert strictement à rien. Ah si ! Tout de même ! Les académiciens touchent une somme nette d'environ 3810 euros par an (jetons de présence compris) Les quatre doyens d'âge et les quatre doyens d'élection bénéficient du doublement de l'indemnité.*⁸ *En 1992, ils ont fait paraître le tome I de leur dictionnaire... Honte à eux, ils sont perdus, largués et s'autocongratulent avec ce qui leur reste de langage de vieillards cacochymes...*¹ Le mot *acteur*. J'ai, avec la plus grande délectation possible, emprunté d'un point de vue littéraire, et approprié pour ma vie privée, le terme *d'intermittent du spectacle*, à Josef Schovanec⁹. Ce terme me va comme un gant et comme un masque. Je passe ma vie entre plusieurs bulles. Ma sphère privée, la plus importante car c'est là que je passe du temps à être moi-même, à écrire par exemple ; ma vie publique et professionnelle durant laquelle je suis un intermittent du spectacle, c'est-à-dire que je joue un rôle parfaitement rodé, et une autre bulle plus privée et plus complexe encore. La phrase « *Ce qui est bon n'appartient à personne* » ; tu imagines que quelques crétiens d'héritiers d'artistes s'octroient le droit de décider si une œuvre est authentique ou pas. Je vais leur régler leur compte un de ces jours...¹ La phrase « *mais au langage et à la tradition* », je n'aurais certainement pas utilisé le mot « tradition », j'aurais opté pour « représentation », mais je pense que c'est un problème d'époque, de génération. Borges n'avait pas encore accès à ce que l'on nomme aujourd'hui les neurosciences. Mais pour « langage », j'adhère, bien entendu. Le verbe *falsifier*. Mais oui ! Le voici ton lien avec l'imposture ! Chapeau bas à Borges qui lui accole le verbe *magnifier*... je dois dire que je n'aurais pas osé !

⁷ « *Borges et moi* », in *L'auteur*, OE. C.II, p. 28

⁸ Source : site de l'Académie française : <http://www.academie-francaise.fr/linstitution/lorganisation>

⁹ Josef Schovanec, *Je suis à l'Est*, Plon, 2012

PP :

- il y a une étrange dualité quasi schizophrénique dans cette relation auteur/auteur. Il me semble que tu utilises volontiers cet effet de style, non ?

AM :

- Il n'y a rien de schizophrénique dans tout cela. En effet, dans certains de mes textes je me mets en scène comme si j'étais un acteur. Lorsqu'au cinéma un metteur en scène est également acteur, il ne te viendrait pas à l'idée de le qualifier de schizophrène... C'est la même chose pour moi et, sans doute, pour Borges. Sauf que lui, notamment dans ce texte, l'exprime d'une manière tellement subtile qu'il entretient le doute. Le personnage Angel Michaud est souvent représenté dans des situations grotesques (je n'ai pas la finesse de Borges). Par exemple dans *Essai sur les terminaisons du futur*¹⁰, Angel Michaud (l'acteur) passe une partie de son temps chez des voyantes comme la célèbre Emma Glotte, par ailleurs devenue cygne par la magie de la vidéo. Tu me vois, moi, Angel Michaud, passer mon temps chez des voyantes ?

PP :

- Heu... pas vraiment non... Mais... pour en finir avec cette idée de l'imposture, de la supercherie, de la falsification, voire du mensonge, et au-delà du style, précise-moi le lien que tu supposes entre Kafka et Borges ?

AM :

- Je l'ai dit déjà, la parenté entre Kafka/Borges est avant tout de nature stylistique. Cette manière « neutre » d'écrire pour mieux égarer le lecteur, l'emmener à son insu dans les méandres des labyrinthes mentaux qui nous constituent. Pour mieux t'en convaincre, lis ce texte :

Il y a dans la littérature des zones d'ombre et des tunnels, où l'on voit au fil des siècles se développer et prospérer des activités douteuses. Elles brouillent le contour du tableau, remettent en cause ce qui était attesté, les sommets, mais aussi les bas-fonds et les lacunes. Elles sont le fait de parasites qui se nourrissent de la gloire des grands noms et des grandes œuvres, et qui souvent cherchent à construire leur succès sur le doute, l'incertitude et la séduction de l'inconnu. Ils créent une littérature sciemment dévoyée, relevant de l'imitation, une littérature à partir de la littérature. Ce ne sont là que vols, plagiat, falsifications, légendes et mystifications. Le parallélisme entre le produit de base et son dérivé, entre l'original et la falsification ou l'imitation suscite les polémiques : révélations et démentis, légendes et réfutations, mystificateurs démasqués. L'histoire montre que les raisons qui

¹⁰ Angel Michaud, Système 2, Apostille 3 à Retour vers la Base, [Essai sur les terminaisons du futur](#), Lad'AM Editions 2011

*poussent les auteurs de ces actes à prendre le risque de ce parasitisme sont diverses et très différentes tant sur le plan esthétique que sur le plan moral : bassesse ou noblesse personnelle, ambition démesurée, esprit de conquête ou parasitisme, pratique routinière ou dévotion à une œuvre – elles correspondent à la volonté de combler des lacunes, voire à un goût pour le pathos des découvertes fracassantes ¹¹. Mais ce n'est pas tout : Le mensonge est en effet un art – qui comme toute forme d'art – mobilise la totalité des forces de l'homme. Il faut s'y abandonner tout entier, il faut croire à son propre mensonge avant de convaincre les autres. **Le mensonge a besoin du feu de la passion. Mais il dévoile ainsi plus qu'il ne dissimule** ¹². Voilà ! la clé du mensonge est là : il dévoile plus qu'il ne dissimule... Mais naturellement, cela ne reste exclusivement valable que dans le champ de la littérature, de l'art et des idées...*

PP :

- « naturellement »... Mais comment fais-tu pour confronter le mensonge à la réalité ?

AM :

- La réalité n'a d'existence, ou d'essence, qu'à un moment et à instant précis. Tu remarqueras, mon cher Paul que je nuance « moment » et « instant ». ^k Pour faire vulgaire, je dirais que ce qui était vrai hier ne l'est pas nécessairement aujourd'hui, ou ce qui est vrai ici ne l'est pas forcément ailleurs et, plus important encore, ce qui est vrai pour quelqu'un ne l'est pas pour un autre, et cela dans le même espace-temps. Donc, la réalité confrontée au temps et à l'espace ne devient que relative. Si, comme la plupart des gens – y compris les philosophes d'ailleurs – on crée une passerelle entre « réalité » et « vérité », ces deux mots perdent tout leur sens, y compris étymologique : dans mon dictionnaire, réalité me ramène au mot « rien » et par extension, selon Kant, à « la chose en soi ». Le mot, et le sens de « réalité », tel que nous l'entendons dans le sens commun, est donc assez récent. D'ailleurs pour Richard Dawkins on peut définir la réalité comme « ce qui peut rendre les coups » (*Reality is what can kick back*), ce qui est, selon lui la seule manière de la distinguer de l'illusion. Si je dois parler de la « réalité versus illusion », on va y passer six mois... Pour ce qui concerne la « vérité », le mot est issu de « vrai » et ne date que du X^{ème} siècle. Quant à mon Larousse, il me donne comme définition : (Lat. *veritas*). Qualité de ce qui est vrai [...] Principe certain, constant [...]. Voici ce que je nomme une contre-vérité. Car, dans la science, comme dans tous les interstices et les parties du tout qui les héberge, rien n'est certain ni constant. Ceci est valable tout autant pour la réalité, la vérité

¹¹ Joseph Čermák in *Frantz Kafka, Fables et mystifications*, Septentrion, Presses Universitaires, 2010

¹² Kafka à Janouch dans les *Conversations avec Kafka*. Cité par Joseph Čermák in *Frantz Kafka, Fables et mystifications*, Septentrion, Presses Universitaires, 2010

et... le mensonge. Et oui, mon cher Paul, au risque d'ébranler tes certitudes, le mensonge d'aujourd'hui sera, peut-être, la vérité de demain...

PP :

- et l'inverse sans doute...

AM :

- et l'inverse sans aucun doute...

PP :

- un mot sur ton obsession des mouches drosophiles ?

AM :

- oui, j'ai créé un élevage et une école de dressage. Je vais les produire dans les cirques, les faire sauter dans des barrières de feu, monter à cheval, etc.

PP :

- bien sûr Angel, bien sûr...ça t'arrive de répondre aux questions ?

AM :

- Le problème ne réside pas dans la formulation d'une question, mais dans la manière dont la réponse est perçue... En fait non, ce n'est pas exactement ce que je voulais dire... en vérité le problème ne réside pas dans la formulation de la réponse mais dans l'arrière-pensée qui précède l'énoncé de la question. Enfin... un truc de ce genre... tu vois ce que je veux dire...

PP :

- ...

Deux

Paul Pignon :

- parlons d'autre chose maintenant, si tu le veux bien. Si j'ai bien compris tu écris très vite sans prêter nulle attention au style, à la syntaxe ni même à l'orthographe. L'écriture n'est donc pas un métier pour toi. Que fais-tu alors ?

Angel Michaud :

- et bien si tu avais lu ma biographie rédigée par le professeur Georges Fawcett, tu saurais que j'ai un C.A.P. d'ajusteur et que j'enseigne la psychosémiologie à l'Université de Bologne.

PP :

- heu... je n'ai qu'une confiance limitée sur les contenus des différentes biographies rédigées par le prof...

AM :

- tu as tort, elles sont toutes rigoureuses et parfaitement renseignées.

PP :

- Admettons. *Mais pour de vrai*¹³, tu fais quoi dans la vie ?

AM :

- dans la vie je vis, plus tard on verra...

PP :

- bon... dans l'in vraisemblable imbrication des parties « essai » et « roman » dans tes textes, la partie « roman » me semble un terme étrange. Je ne suis pas certain que les innombrables individus que tu as créés, de Raymonde Lalumète, Pierre de Mirecourt à Gianfranco Barbieri en passant par Monsieur Purgatoire, soient des personnages romanesques.

AM :

- en effet, je dois reconnaître que le mot « roman » constitue dans mon cas une sorte d'abus de langage. Je pourrais utiliser le terme de « conte », mais je préfère « roman » car au fil de mes récits je tisse une histoire cohérente. Enfin... je l'espère. Monsieur Purgatoire est un personnage dont on n'a pas encore fini de parler. Tu verras, il n'a pas dit son dernier mot.

PP :

- dernier mot ? pour un rat ?

¹³ En français dans le texte

AM :

- transgénique. Il a l'usage de la parole.

PP :

- c'est vrai... Certains de tes personnages sont récurrents, tu évoques monsieur Purgatoire, mais c'est le cas également pour Raymonde Lalumète. Il y a une autre récurrence dans tes écrits – tant avec les incarnations qu'avec les thèmes – jusqu'à l'obsession parfois, comme la psychanalyse par exemple...

AM :

- tu as raison, il faut que je me calme sur la psychanalyse...

PP :

- c'est quoi ton problème avec la psychanalyse ?

AM :

- c'est simple : j'ai eu à en souffrir enfant, mais ça c'est perso. *Par contre je les ai croisés dans le champ de l'autisme et je les ai vus détruire des familles entières en disant par exemple qu'un enfant est autiste par la faute de sa mère qui ne l'a pas suffisamment aimé... C'est de la barbarie, une monstruosité... Et en plus, ils sont contents d'eux, une fois le mal fait. C'est une forme de sadisme. Comme s'il était possible à la fin du XXe siècle et à fortiori au XXIe d'ignorer que l'autisme est une maladie issue d'un dérèglement neurologique. Un autre exemple : j'ai rencontré une psychanalyste persuadée que les troubles de la mémoire dus à la maladie d'Alzheimer étaient la conséquence de conflits familiaux non résolus. Alors elle a réuni les familles... et détruit tout le monde. Comment peut-on laisser faire ça ? Bon, j'arrête sinon je vais me mettre en colère...!*

PP :

- tu as raison... Je voudrais revenir sur deux éléments de tes écrits. Tout d'abord pourquoi monsieur Purgatoire ¹⁴, ce rat transgénique, s'appelle-t-il « Purgatoire » ?

AM :

- c'est simple encore, c'est en hommage à Purgatorius, un des plus anciens représentants des primates. Un fossile découvert dans le Montana aux Etats-Unis qui est daté de la fin du Crétacé (environ -65 millions d'années). Son nom provient de la douleur subie par ses découvreurs : chaleur, moustiques, etc. Nous autres, Homo sapiens sommes tous issus d'un animal de ce type. En fin de compte, nous ne « descendons » (le terme « descendre est totalement inadéquat) pas du singe mais d'une sorte de rat...

¹⁴ Angel Michaud, [Retour vers la Base](#) et [Retour sur purgatoire](#) : http://www.ladam.eu/Files/s2apos5retour_sur_purgatoire.pdf, Lad'AM Editions 2011

PP :

- ah bon, nous descendons du rat ???

AM :

- nous ne descendons pas du rat ni du singe mais sommes apparentés à tout le vivant...

Portrait supposé de Purgatorius



PP :

- dans l'Apostille 3 du Système 1, il y a une étrange nouvelle « Epidermique », où l'on voit Raymonde Lalumète (encore elle...) t'offrir la peau de Luis Mariano. Tu vas quasiment devenir ce chanteur disparu en 1970 pour te transformer finalement en... Françoise Sagan... Curieux non ?

AM :

- bonne question Paul car cette « nouvelle » est la chose la plus hasardeuse que j'ai pu commettre. A l'issue d'une conversation avec Lou Vicemka sur « l'inspiration » des auteurs, je me suis posé un certain nombre de questions. Tout d'abord qu'est-ce que l'inspiration ? Et aussi pourquoi s'asseoir devant un clavier si on n'a pas d'idées ? Enfin une affirmation : l'inspiration n'est jamais rien que la mise en relation d'éléments différents et leurs rapprochements improbables. Je ne me suis jamais assis devant un clavier sans savoir ce que j'allais écrire. Je l'ai déjà exprimé, mon seul problème est d'écrire aussi vite que ma pensée... Sauf ce jour-là ! En effet, j'ai tenté l'expérience de m'installer devant mon ordinateur en n'ayant aucune idée. Cela n'a pas été sans mal... D'abord se vider le cerveau, ne penser à rien sinon à la facture de l'EDF, aux impôts ou à une autre connerie du même genre. Je me suis assis et les premiers mots qui me sont venus sont *Dès que je suis grand, je fais trader.*¹⁵ Il est fort probable que cette phrase provient des informations que j'ai dû regarder quelques minutes auparavant à la télévision. L'idée de la « peau » d'un autre provient sans nul doute du fait que lorsque les idées font défaut, on cherche du sens dans une autre peau ; tu sais, c'est un peu comme les gens qui disent aller

¹⁵ Angel Michaud, [Apostille 3 à La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), *Epidermique*, page 41, Lad'AM Editions, 2010

au cinéma pour « se changer les idées »... Pour la suite, je ne sais plus. Tout s'est déroulé comme d'habitude, les idées ont émergé et j'ai passé 11 pages à courir après. C'est une expérience que je n'ai pas renouvelé.

PP :

- je retente une dernière fois : tu fais quoi à part écrire ?

AM :

- tu es décidément têtu... J'ajuste ce qui me semble ajustable, ce qui n'est pas toujours facile et parfois impossible. Ma biographie indique que j'enseigne la psychosémiologie. Je peux apporter quelques précisions : j'apporte à quelques étudiants au teint rendu blafard par l'ennui ou aux yeux rougis par les soirs de fête quelques éléments sur les divers moyens de « lire » des signes. En fait, pour être plus précis c'est la psychosémiotique cognitive que j'enseigne. La nuance est importante car je me suis éloigné du structuralisme sans renier Ferdinand de Saussure, ce qui n'est pas une mince affaire. Je dois dire que je me suis considérablement inspiré des travaux d'Umberto Eco qui a « réveillé » Charles S. Peirce de sa longue léthargie à travers divers ouvrages comme *Lector in fabula*¹⁶ ou *La guerre du faux*¹⁷ dans lequel il écrit en guise d'introduction *Certes, tous ces écrits parlent de discours qui, d'une manière ou d'une autre, masquent quelque chose d'autre. Ils parlent de stratégies de l'illusion.* Tu vois Paul, d'une certaine manière, « l'illusion » nous ramène à l'imposture.

PP :

- je vois, tu vas finir par me faire douter de toute réalité possible... Revenons à ce « métier » d'enseignant, de quels signes parles-tu ?

AM :

- de tous les signes... l'écriture, l'art, mais aussi le langage. Nos discours sont truffés de métaphores qui sont autant de signes tout comme ils sont de pures représentations mentales, donc des images. *On doit à Denis [Denis, 1979] d'avoir synthétisé les recherches consacrées aux représentations et à l'imagerie mentale et d'avoir été, en conséquence, l'initiateur d'un regain d'intérêt pour l'étude de l'image mentale et de ses rapports à la cognition comme aux modèles mentaux [Denis, 1989 et 1990]. L'auteur situe tout d'abord l'image mentale dans l'ensemble des systèmes de représentations : « Il y a représentation lorsqu'un objet ou lorsque les éléments d'un ensemble d'objets se trouvent exprimés, traduits, figurés, sous la forme d'un nouvel ensemble d'éléments, et qu'une correspondance systématique se trouve réalisée entre l'ensemble de départ et l'ensemble*

¹⁶ Umberto Eco, *Lector in fabula*, Editions Grasset & Fasquelle, 1985

¹⁷ Umberto Eco, *La Guerre du faux*, Editions Grasset & Fasquelle, 1985

d'arrivée. » [Denis, 1989 : 21]. Il tente ensuite d'expliquer sur quelles caractéristiques des représentations se base la similarité des mécanismes fonctionnels qu'atteste une riche littérature. L'« isomorphisme structural des représentations imagées à l'égard des événements perceptifs à partir desquels elles se sont constituées » joue, dans cette perspective, un rôle important. De plus, cette forme d'analogie structurale se voit généralement complétée par une seconde hypothèse : l'image pourrait en effet faire l'objet de traitements impliquant des processus semblable à ceux qui sont mis en œuvre pendant l'activité perceptive. L'image mentale est en effet le produit d'une activité mais aussi le lieu, un espace d'application de divers processus mentaux : « L'image par les propriétés mentales qu'elle hérite de la perception est un instrument cognitif permettant à l'individu d'effectuer des calculs, des simulations, des inférences, des comparaisons sans avoir recours à des systèmes calculatoires formels. » [Denis, 1988 : 710] Dans l'analyse des rapports entre le langage et l'image, Denis adopte cependant le point de vue du cognitivisme classique, computationnel : « l'image n'est pas le « lieu » de la signification [...] elle est la figuration de la partie figurable de la signification [...] la signification est le produit d'un « calcul » et un produit sur lequel pourront être effectués d'autres calculs (comme les inférences). L'imagerie accompagne les processus de compréhension mais elle a un caractère additionnel, c'est-à-dire qu'elle permet l'élaboration d'un produit supplémentaire, dont la nature et la structure sont différentes de la représentation sémantique [...] Cependant, lorsque l'imagerie est mise en œuvre, c'est pour mettre à la disposition du sujet un codage supplémentaire de l'information, sous une forme rendant possible des opérations qui ne seraient pas facilement exécutées sur les représentations sémantiques. » [Denis, 1989 : 129] Autrement dit, comme le souligne Duval [Duval, 1999] l'imagerie tout en demeurant extrinsèque aux processus de compréhension, aurait pour seul effet d'en diminuer le coût de traitement. ¹⁸ Je me dois de rajouter également qu'il ne faut pas dissocier ces processus de représentations mentales du langage (l'usage de la métaphore, forme d'expression verbale de l'image) et de la mémoire prospective [Tulving 1995] – ne pas oublier de se rappeler – qui donne un visage à notre avenir. Cette mémoire est indissociable de la représentation mentale. Les personnes atteintes de maladie d'Alzheimer, par exemple, sont privées de ce type de représentations et ne peuvent par conséquent pas « envisager » leur avenir. Ce qui les rend fortement dépendantes. Tu me suis ?

¹⁸ Daniel Peraya, TECFA, FPSE, Université de Genève, Jean-Pierre Meunier, Département de Communication, Université Catholique de Louvain. Cet extrait d'article s'inscrit dans un travail [...] dont certaines étapes ont été publiées précédemment [Peraya 1998c] ou ont fait l'objet de communications orales [Meunier, 1999]

PP :

- heu... pas vraiment... mais il me semble que tu avais déjà abordé ces sujets dans *La Base de signatures de virus a été mise à jour*. Je voudrais tout de même une précision, le quasi ensemble de ce que tu viens de dire n'est pas de toi, mais de messieurs Peraya et Meunier.. ?

AM :

- c'est vrai, mais c'est le reflet de ce que je pense et ils le formulent mieux que moi, alors... A l'OuLiPo, on dirait qu'il s'agit-là d'un « plagiat par anticipation »...

Trois

Paul Pignon :

- puisque tu cites l'OuLiPo, profitons-en, je voudrais que tu me parles de ce groupe et de la contrainte en littérature.

Angel Michaud :

- la contrainte en littérature n'est pas une innovation de l'OuLiPo. Par exemple la versification, les systèmes de rimes sont des contraintes. Peut-être même que la rime, cette forme d'homéoteleute, a été inventée comme procédé mnésique avant de devenir un apanage esthétique de la poésie ou du théâtre. Ce que François le Lyonnais et Raymond Queneau ont fait, c'est de mettre de l'ordre dans les différentes manières de considérer les contraintes et de (re)créer le lien entre littérature et science, en particulier la mathématique.

PP :

- il me semble que tu n'es pas tendre avec l'OuLiPo d'aujourd'hui...

AM :

- en effet, et cela me paraît parfaitement justifié. A quelques (rares) talents près, les gens qui se réclament de l'OuLiPo sont tombés dans la surenchère de la contrainte. Personne n'oublie ce chef-d'œuvre de Georges Perec, *La disparition*, un lipogramme en e, c'est-à-dire qu'à aucun moment dans ce texte de plus de 200 pages la lettre e ne figure, sachant qu'elle est la lettre à plus forte récurrence dans la langue française...ce n'est pas de la tarte. De plus, Perec a glissé un jeu de mot : le « sans e » peut également s'entendre comme « sans eux » puisque dans cet ouvrage il se confie sur la disparition de sa famille durant la dernière guerre mondiale : déportation, mort dans la résistance, etc. Hélas les littérateurs qui se réclament de l'OuLiPo aujourd'hui ont donc, pour la plupart, sombré dans la surenchère de la contrainte en oubliant qu'avant toute chose un texte doit faire sens ou exprimer des idées. Je me suis moqué d'eux en écrivant un lipogramme en 22 lettres ! ¹⁹ Je suis digne du livre des records ! Naturellement, il s'agit d'une plaisanterie. Sauf pour eux qui ne doivent guère apprécier, mais peu me chaut...

PP :

- hormis ton amertume pour l'OuLiPo contemporain, tu cites fréquemment Perec...

AM :

- oui, je sais. Mais j'ai rendu hommage également à Julio Cortázar, Roberto Bolaño, Mark

¹⁹ Cf. Angel Michaud, *Système 3*, Apostille 1, [Mises à jour 2](#), page 30, Lad'AM Editions, 2013

Z. Danielewsky et bien d'autres. J'ai même inventé un chapitre supplémentaire pour *La littérature nazie en Amérique*.²⁰ Une manière d'hommage sous forme à la fois de pastiche et d'amusement... Amusement pour moi, il s'entend, pour le lecteur, je ne sais pas...

PP :

- tout ton travail est truffé de contraintes diverses, de pastiches à foison. Certains sont clairs, visibles ou explicités dans les "Références contextuelles et bibliographiques" et d'autres sont plus ou moins habilement camouflés. J'en ai d'ailleurs noté un dans *La Base de signatures de virus a été mise à jour*, page 112, pour être précis, tu prétends rencontrer Marcel Duchamp afin de jouer une partie d'échecs avec lui. Naturellement, on peut douter de la véracité de cette anecdote, mais ce qui est curieux c'est que tu apportes cette précision « Je l'ai rencontré le 2 octobre 1968, à Neuilly, 291 rue Jacques Villon. » Quand on sait que Jacques Villon était le frère de Marcel Duchamp...c'est étrange non ?

AM :

- mais non ce n'est pas « étrange », il s'agit-là de l'expression même du texte à niveau, à tiroir, à entrées multiples. Qu'importe que le lecteur sache qui était Jacques Villon. Il y a trois options : 1. Le lecteur l'ignore et poursuit sa lecture. 2. Le lecteur sait et probablement illuminera son visage d'un sourire – c'est ce que, régulièrement, je nomme la *connivence* entre l'auteur et le lecteur –. 3. Le lecteur curieux découvre qu'il n'y a pas de rue Jacques Villon à Neuilly, s'informe et apprend quelque chose ; en découvrant que ce quelque chose était « camouflé », comme tu dis, il s'établira alors entre l'auteur et le lecteur la même connivence que précédemment...

PP :

- tu crées alors une sorte d'écriture/lecture à niveaux, à tiroir, à étagères, labyrinthique... Tu t'y retrouves ?

AM :

- pas toujours... surtout lorsque je m'amuse à parodier ou à pasticher (bien humblement) les labyrinthes de Franz Kafka, de Mark Z. Danielewski et les impitoyables impostures de Jorge Luis Borges ou de Roberto Bolaño... mais le plus important c'est que le lecteur cible s'y retrouve, lui...

PP :

- il est vrai que tu avais inventé le concept de « lecteur cible » que tu avais surajouté au « lecteur modèle »²¹ d'Umberto Eco²². Ce « sur-ajout » était-il bien nécessaire ?

²⁰ Angel Michaud, *La Base de données*, page 129, Lad'AM Editions, 2012

²¹ In Umberto Eco, *Lector in fabula*, chapitre 3 *Le lecteur modèle*, Grasset, 1985

²² Angel Michaud, *Apostille 1 à La Base de signatures de virus a été mise à jour*, chapitre 1, Lad'AM Editions, 2010

AM :

- je peux bien imaginer ce qu'un auteur, lorsqu'il écrit, peut se représenter comme visage de celle ou de celui qu'il veut proche, dans l'immédiateté de l'instant présent, comme étant partie intégrante de sa plume. Je crains que ce « modèle » n'existe pas... Je préfère m'imaginer une ou des cibles qui peut-être ne liront jamais ce que j'écris. S'ils me lisent, j'aurais alors atteint ma cible. S'ils me lisent dans le moment présent, c'est-à-dire au moment même de la parution, la connivence n'en sera que plus forte car nous partagerions alors la violence et les artifices du monde. S'ils me lisent plus tard, dans un an, dix ans ou plus, j'aurais également atteint ma cible mais il y aura alors entre nous – comme une brume légère ou un brouillard épais – l'excroissance ou la décroissance du monde. Mais j'aurais alors atteint ma cible. S'ils ne me lisent pas du tout, ce n'est pas grave, je me serais tout de même bien amusé. Et qui sait, au détour du hasard qui nous contraint, rencontrerais-je, peut-être, le « lecteur modèle », auquel cas Umberto Eco avait raison...

PP :

- encore un mot, si tu le veux bien sur les contraintes, malgré toute la suspicion que tu émets à l'égard de l'OuLiPo, tes textes sont « farcis » de ces contraintes^m. C'est paradoxal, non ?

AM :

- je n'en suis pas à un paradoxe près... On peut lutter contre les paradigmes ou les doxa, sans pour autant échapper à l'air du temps. Le temps est une ancre qui racle le fond des mers et ramène à terre toutes sortes de déchets dont la plupart sont les excréments des temps précédents.

PP :

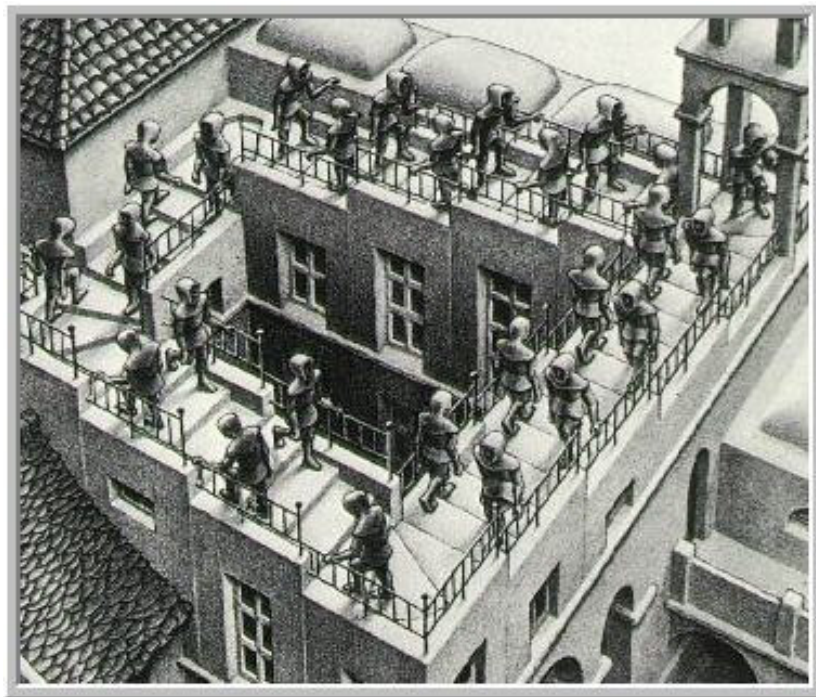
- si, comme tu le disais tout à l'heure, ton écriture est à tiroir, à degrés et probablement donc inaccessible à un seul lecteur, comment fais-tu pour ne pas constamment te répéter et réécrire les mêmes choses ?

AM :

- mais je n'y échappe pas ! je n'arrête pas de repasser par les mêmes couloirs, les mêmes escaliers, les mêmes concepts. J'essaye d'éviter cela, mais c'est difficile. Il faut dire que j'écris très vite et sans me relire. Je tente de privilégier les idées au style, à la syntaxe et même à l'orthographe. Lou Vicemka, qui est ma première lectrice en perd son latin, son français et son japonais... Elle me fait parfois remarquer qu'il manque, dans l'un de mes textes, des paragraphes entiers... Alors je corrige mais non sans un certain dégoût...

Quelquefois je me rappelle du paragraphe manquant et parfois pas, alors j'invente autre chose... mais je n'aime pas ça. Je dois d'ailleurs rendre hommage au travail de Lou qui ne manque pas de courage... même si je sais que parfois elle s'endort sur mes textes et rêve de cachous Lajaunie. Mais je n'y puis rien, c'est un choix d'écriture et les idées vont plus vite que les doigts sur les touches du clavier, alors...

Portrait des mêmes couloirs, des mêmes escaliers, et des mêmes concepts d'Angel Michaud²³



²³ M.C. Escher, *Montée et descente*, 1960

Soleil

Paul Pignon :

- je constate que dans ton travail d'écriture, l'image, sous ses formes diverses, est très présente...

Angel Michaud :

- *Après que Dieu a créé la morve, il a fait des petits garçons avec des nez retroussés pour l'y fourrer dedans. Ils témoignent de leur respect à la loi divine en l'extirpant. Non. La génétique est trop aléatoire pour qu'on en fasse une idéologie.*²⁴

PP :

- ???

AM :

- Oui je sais, c'est surprenant... Cette phrase est bien trop complexe pour en faire une figure de style ou de rhétorique. Ce n'est pas une métaphore non plus... Que reste-t-il alors ? Une image forte qui éventuellement peut choquer ou, pour le moins, créer une émotion. C'est une image floue qui, si on la relit plusieurs fois va subrepticement s'installer dans nos cerveaux et y poursuivre, à nos dépens, un voyage subtil et créateur en bousculant nos connaissances et expériences antérieures. Il s'agit donc bel et bien d'une image. Nous avons fait dans *La Base de signatures de virus a été mise à jour* le procès de Nicéphore Niepce. Nous l'avions innocenté. Son invention n'a fait que remplacer *avantageusement* " la peinture ; en condamnant Niepce il nous aurait fallu condamner Michel-Ange et tous les autres dans la foulée... Pourquoi lui plus qu'un autre ? Alors, pour répondre à ta question par une autre : comment ne pas se préoccuper de la place de l'image dans nos sociétés, dans nos vies ? Et je fais bien allusion à toutes les sortes d'images, celles qui servent à nous vendre quelque chose, à « illustrer », à nous informer, nous faire peur ou rire. Chaque image, même issue du langage, écrit ou pas, métaphorique ou pas, élargit en nous les espaces de la préhension du monde.

PP :

- j'entends bien, mais vous êtes déjà nombreux à aborder ce sujet, psychologues, linguistes, sémiologues, etc. Tu n'as pas l'impression d'en apporter une couche supplémentaire inutile ?

AM :

- tu as raison, mais je ne vais tout de même pas réécrire *l'Etre et le Néant*, ou *Le hasard et*

²⁴ William H. Gass, *Le Tunnel*, page 507, Le cherche midi, 2007 pour la traduction française de Claro

la nécessité... autant refaire *A la recherche du temps perdu* et j'en profite pour rentrer dans les ordres, me faire enlever les amygdales et me cloîtrer à jamais !

PP :

- j'avoue que j'aimerais bien voir ça... Mais... soyons sérieux... vous avez créé, avec Lou Vicemka, La Base, site Internet porté par les éditions Lad'AM. Il commence à y avoir pas mal de contributeurs, y aura-t-il des limites ? je veux dire en nombre de contributeurs de textes, de vidéo ?

AM :

- a priori il n'y a pas de raison pour qu'il y ait de limite. La Base est un système non clos, même si cela n'est pas apparent au premier coup d'œil. En effet la partie texte est composée de 4 systèmes comprenant chacun 1 Base, 5 Apostilles et 10 Satellites. Cela fait 16 documents par Système, donc 64 documents en tout. Exactement le nombre de cases sur un échiquier. Mais cela doit être le fruit du hasard... Rien ne nous empêche de créer des Antisystèmes et même des Antisystèmes d'Antisystèmes... Et lorsque je dis « nous », cela ne se limite pas à Lou et moi... d'autres peuvent prendre le relais. C'est ce que je souhaite en tout cas...

PP :

- pas de censure dans la Base ?

AM :

- non, nous ne jugeons ni sur la forme ni sur le fond. La seule chose qui ferait obstacle à la publication serait des propos racistes, sexistes, homophobes, fascistes...

PP :

- la Base est donc un système hypertextuel, plutôt innovant et ouvert...

AM :

- hypertextuel oui, car chaque contrainte donnée à un contributeur mène à un autre texte de la Base et tout lecteur peut ainsi naviguer, s'il le souhaite, dans les différents documents publiés par Lad'AM Editions. Pour le reste, j'ai très succinctement théorisé ce que nous sommes dans les mises à jour 36 et 37 de La Base de données. J'y ai donné les définitions des mots « littérature », « écrivain » et « littérateur ». J'y écrivais notamment que *chaque signe est donc une goutte de sang qui sèche bien plus lentement que l'encre*. J'avais alors donné également quelques éléments sur l'intertextualité mais aussi sur les A.C.T.E.s.²⁵ Si cela ne t'ennuie pas trop, je n'ai guère envie de me répéter... Par contre à propos de l'aspect « ouvert » de la Base, je voudrais te lire ceci : *Le dictionnaire comporte*

²⁵ Angel Michaud, [La Base de données](#), page 84, Lad'AM Editions 2012

des milliers de mots avec lesquels chacun a toute liberté de composer des poèmes, des traités de physique, ou des lettres anonymes. Il est en ce sens « ouvert » à toutes les compositions possibles du matériau qu'il propose : mais il n'est pas précisément une œuvre. L'« ouverture » et le dynamisme d'une œuvre sont tout autre chose : son aptitude à s'intégrer des compléments divers, en les faisant entrer dans le jeu de sa vitalité organique ; une vitalité qui ne signifie pas achèvement, mais subsistance au travers de formes variées. ²⁶

PP :

- ouais, intéressant... et toi, tu vas continuer à écrire ?

AM :

- certainement pas ! mais je peux changer d'avis...

PP :

- tu évoques les A.C.T.E.s... quelques mots...

AM :

- les A.C.T.E.s. sont des Actions Culturelles Terroristes Eutrophiques sous la forme de petites vidéos. Elles peuvent avoir des formes diverses : Basinvol, Basotage, Festival d'Avignon offOff, Hommage, Lecture de Base, Musique de Base, Transvir... et la liste est loin d'être close. Nous pouvons encore imaginer bien d'autres choses. Ce sera au gré des idées de chacun et du vent.

PP :

- mais encore...

AM :

- je n'ai rien d'autre à déclarer, la Base est un système de systèmes ouvert. Il y a sans doute beaucoup d'autres choses à inventer...

PP :

- la Base mettra la clé sous la porte, un jour ou l'autre ?

AM :

- certainement pas... il y aura des relais, des piratages, toutes ces choses qui donnent vie. La Base n'est propriété de personne.

PP :

- je voudrais aborder un sujet très différent : tu évoques souvent l'évolution, au sens darwinien du terme. A ton avis, quel est l'avenir de l'homme ? tu as fait parfois allusion à sa probable disparition... pourtant l'homme n'est pas un animal comme les autres...

²⁶ Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, page 35, 1965, Editions du Seuil pour la traduction française

AM :

- *C'est ce que disaient aussi plusieurs de mes collègues, lorsque j'ai commencé mes études. Mais je leur ai expliqué que, de tous les animaux, l'homme est celui qui est le plus menacé de disparition. Car alors que nous nous soucions de protéger les pandas et les phoques, les pandas et les phoques, eux, ne se soucient pas de nous protéger, nous ; au contraire, ils espèrent que nous disparaîtrons, avec nos bombes atomiques, pesticides, défoliants, pétroliers et villages de vacances. Et donc, cessons une bonne fois pour toutes de plaindre le rhinocéros noir, de compter, le cœur battant, les baleines, et d'inciter les loutres au coït. Intéressons-nous à l'animal le plus menacé : l'homme !²⁷*

PP :

- Angel, tu ne penses pas ce que tu dis... c'est d'un cynisme...

AM :

- non, bien sûr, je ne pense pas cela... je pense pire et j'en transpire à l'idée de te livrer cette vérité (réalité ? illusion ? hallucination ?) : l'homme a une nature infundibuliforme et, *in fine*, la nature crée la forme. Donc cette forme est en expansion, et l'expansion, bloquée par la partie la plus large de l'entonnoir redescendra vers son opposé le plus étroit. C'est simple, efficace, et, en effet, la niche écologique laissée vacante réjouira nos cousins eucaryotes et plus encore, sans doute les bactéries et les archées. La vie n'est pas en danger.

PP :

- tu dois te faire des ennemis chez les écologistes...

AM :

- oui et c'est un vrai plaisir. Surtout ceux qui pensent qu'il existe un « équilibre » dans la nature. Les écosystèmes se construisent et se déconstruisent sur des déséquilibres.

PP :

- et dieu dans tout ça ? comme disait l'autre...

AM :

- dieu ? une extraordinaire invention de l'homme. Dieu, au travers des religions, répond à tout et permet aux hommes de pouvoir asseoir leur autorité. D'abord avec les prêtres, les gourous, certains politiques...

PP :

- j'ai une autre question...

²⁷ Stefano Benni, *La compagnie des Célestins*, page 165, Actes Sud, 2006 pour la traduction française

AM :

- d'accord, mais la dernière alors, parce que je commence à avoir mal aux poignets...

PP :

- entendu, mais alors réponds précisément à cette dernière question et ensuite je te libère : finalement, tout au long de cet entretien tu n'as fait que distiller des idées que tu as déjà semées ici et là dans la Base. Parle-moi de toi et sois bref s'il te plaît...

AM :

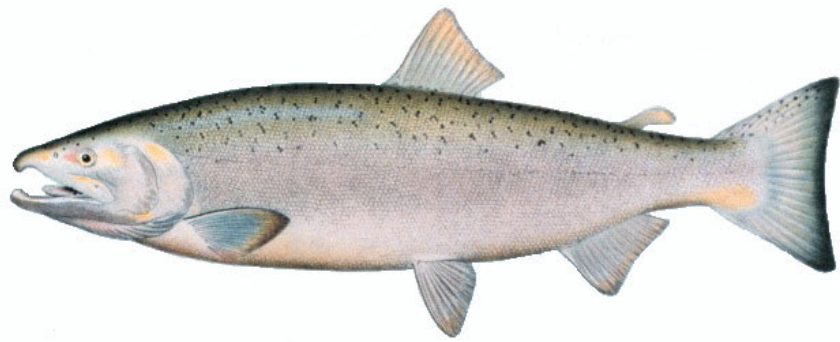
- bon... alors je vais te le faire en raccourci : la nuit dernière j'ai rêvé d'un œuf bleu, genre bleu Klein, duquel est sorti le lapin d'Alice. Comme j'ai trouvé ça étrange, j'ai suivi le lapin qui m'a proposé une séance d'hypnose. Une séance d'hypnose ? je ne crois pas vraiment à ça, mais... une séance d'hypnose dans un rêve, c'est absurde et peut-être amusant et j'ai donc accepté. Je me suis souvenu avoir vécu dans la peau d'un labrador attaché à une chaîne si longue si longue si longue que je me suis perdu et jamais retrouvé. Aussi, un oiseau niché entre mes yeux m'a permis de découvrir que mes paupières sont des ailes et mon nez un bec. Et puis je suis revenu à la réalité, j'ai ouvert les yeux et me suis aperçu que je prenais le soleil, ou l'inverse, qu'importe. J'ai réfléchi aux tâches que j'avais à accomplir dans la journée, comme bêcher le jardin de mon voisin, détruire mon automobile à coups de masse parce qu'il faut bien s'en débarrasser un jour, retrouver mon chapeau pour y enfouir le lapin d'Alice, rechercher Lou... *Lou m'a quitté parce que j'avais, selon elle, un esprit exécrationnel.*²⁸ Mais ça va s'arranger comme toujours, je dois parler de moi mais je ne sais pas dans quel espace ni dans quel temps, si c'est au présent immédiat, je dois préciser que j'ai deux idées simultanément, l'une consiste à créer un élevage de kangourous et l'autre à trouver un système rapide pour nettoyer ma cage d'escalier qui comporte 22 marches, ce n'est pas facile à expliquer mais c'est comme cela que ça se passe : il existe quatre espèces de marsupiaux et quatre outils pour nettoyer la cage d'escalier, le kangourou roux, le balai, le kangourou géant, la brosse, le kangourou gris, la serpillière, le kangourou antilope et le seau. J'ai trouvé des liens et des excroissances à ces deux idées mais *je n'ai pas la place pour l'écrire ici.* ° Retrouver le quatrième coup de la variante Labourdonnais de la sicilienne, avec les noirs, m'immiscer dans l'esprit étroit d'une amibe pour en extirper quelques idées grandioses qui me permettraient de devenir un grand peintre par exemple, ou un célèbre chirurgien qui mettrait à la mode la lobotomie pour les hypocondriaques, comme ça, ils n'auraient plus mal, je trouve que c'est une idée qui ne manque pas de générosité, inventer un jeu de carte

²⁸ William H. Gass, *Le Tunnel*, page 239, Le cherche midi 2007 pour la traduction française par Claro

où le joker serait remplacé par le doute, le Roi par un prisonnier politique et le valet par un valet où l'on pourrait déposer ses vêtements sans trop les froisser, pratiquer un pontage aorto-coronarien sur mon cheval, il va falloir que j'apporte le plus grand soin à l'anesthésie sachant que dans l'espèce équine 1 cheval sur 100 meurt dans les sept jours et que le hasard fait que mon cheval se nomme Sept, donc prudence, prudence, prudence... On n'a pas parlé du talent... tu ne m'as posé aucune question sur le sujet et ça tombe bien car je n'ai aucun avis... Le talent ? à part Achille, je ne vois pas... Pas de question sur le « rire de tout », peut-on ? oui sans doute (Cf. P. Desproges), mais pour ma part le ludique tourne vite à la dramaturgie extatique autodestructrice. Pas de questions non plus sur la laïcité et l'éducation alors que l'une et l'autre sont en danger, mais on ne peut pas tout aborder, tout dire, sans risquer de creuser tellement de tunnels et de terriers dans lesquels nous nous perdrons et laisserions s'étouffer nos voix. Tout à coup ! et grâce à ta question Paul, je me vois enfin tel que je suis et ça coule de source : je suis de la famille des salmonidés, en fait je suis un saumon, un saumon chinook (*Oncorhynchus tshawytscha* – deux fois que je tente de m'échapper sur un Clark bleu azur nommé Babel, mais toujours vous gagnez...) ^P, mais si j'étais d'une autre espèce vous gagneriez tout de même et conserveriez ce plaisir à m'observer ramer avec tout ce qui m'est disponible, mes nageoires bien sûr, mon ventre, ma queue, mes yeux, mes dents, et tenter, envers et contre tout et tous, de remonter la rivière – en compagnie des truites et des pléonasmes – à contre-courant...

Paul Pignon 22 mars 2013

Portrait d'Angel Michaud



Postface

« J'étais Lucifer, j'arrivais du monde des ténèbres et je les éclairais de mes péchés. »

Umberto Eco, *Comment voyager avec un saumon*, Editions Grasset & Fasquelle, 1997

Note de l'éditeur

Nous savons à ce jour et par hasard qu'Angel Michaud est tombé dans un piège. En effet, Paul Pignon a convié Angel, le soir du vendredi 8 mars 2013, à se rendre au 6^{ème} étage du 39 rue Gubernatis à Nice. Cet appartement aurait été prêté à Paul par Simone Marcangelis, une ex-soubrette de la famille Aurel de la Frangeraie, propriétaire du château de Marlène Austrich en Moselle dont l'arrière grand-père, Jean-Pierre Austrich, était bouilleur de cru et avait pour habitude d'enterrer ses bouteilles dans le sud de la France, au pied du 28^{ème} olivier enraciné dans la 4^{ème} rangée d'un champ situé près d'Aureille dans les Alpilles. Paul aurait fait la connaissance de Simone Marcangelis une nuit de demi-lune où il fouillait à la pelle et à la pioche le pied du 28^{ème} olivier. Après une brève conversation, ils ont déterré l'ensemble des bouteilles et se les sont partagées. Simone a prêté son appartement niçois de la rue Gubernatis à Paul et celui-ci a donc invité Angel à « goûter » son eau-de-vie. Profitant de l'ivresse d'Angel, Paul l'aurait alors attaché au radiateur en fonte, daté de 1920, dans la salle de séjour.

L'entretien aurait commencé le samedi 9 au matin et duré toute la journée.

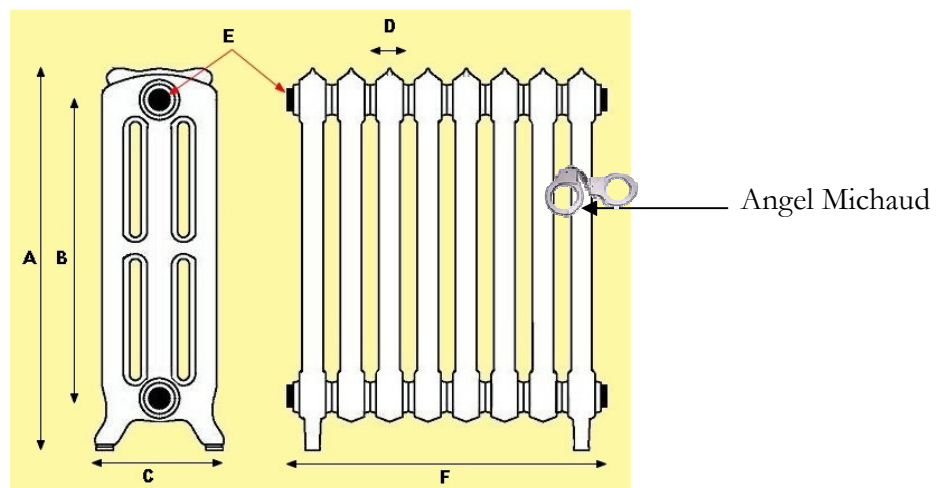
Nous avons tenté de joindre Paul Pignon et Angel Michaud afin d'obtenir confirmation ou infirmation de cette étrange aventure, mais l'un et l'autre restent introuvables. Nous avons interrogé les voisins de cet immeuble de la rue Gubernatis mais personne n'a rien vu ni entendu. Les proches d'Angel refusent de se prononcer.

Personne ne dément, sauf les fous.

Tout ceci n'est donc que fable.

Lad'AM Editions

Portrait du radiateur en fonte de 1920



REFERENCES CONTEXTUELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

^a page 2 Pour donner le contexte de cette citation placée en exergue : « *Contaminés par les monotones, ils imaginèrent que tout homme est deux hommes et que le véritable est l'autre, celui qui est au ciel. Ils imaginèrent aussi que nos actes projettent un reflet inversé, de sorte que si nous veillons, l'autre dort, si nous forniquons, l'autre est chaste, si nous accaparon, l'autre est prodigue.* »

L'Aleph est un recueil de nouvelles publiées entre 1944 et 1952 dans différents périodiques de Buenos Aires. Cette citation est issue d'une nouvelle parue en avril 1947, sous le titre « *Les théologiens* » (*Los teólogos*), dans le volume 2 du numéro 14 de la revue *Los Anales de Buenos Aires*.

^b page 2 R.B. LLNEA, page 249, Christian Bourgois, 2003

^c page 5 En effet, il est important de rappeler au lecteur qu'AM a plongé Paul Pignon, dans le passé, vers une énorme galère. Cf. Paul Pignon, *Apostille Apocryphe* à La Base de données a été mise à jour (http://www.ladam.eu/Files/apos4basesvm_j.pdf).

^d page 6 Angel Michaud a demandé d'ôter ce passage mais Paul Pignon a insisté pour qu'il figure quand même dans ce texte.

^e page 6 Ibid

^f page 6 Ibid

^g page 7 Ibid

^h page 8 Miguel de Cervantes Saavedra (1547-1616) a publié *L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* en 1605 (à l'âge de 58 ans). Cet ouvrage est considéré comme le premier roman moderne.

ⁱ page 10 Angel Michaud a demandé d'ôter ce passage mais Paul Pignon a insisté pour qu'il figure quand même dans ce texte.

^j page 10 Ibid

^k page 12 Etrange remarque d'Angel Michaud, en effet, le dictionnaire encyclopédique Larousse de 1979 donne comme définition du mot « moment » : [...] Espace de temps ; bref instant [...] et de « instant » : [...] Moment très court [...]. Il faut bien avouer qu'Angel Michaud souffre d'un sens suraigu de la nuance...

^l page 15 Angel Michaud a demandé d'ôter ce passage mais Paul Pignon a insisté pour qu'il figure quand même dans ce texte.

^m page 22 Il y a en effet beaucoup de contraintes, qu'il s'inflige d'ailleurs lui-même, dans les textes d'Angel Michaud. Dans *La Base de données* (http://www.ladam.eu/Files/la_base_de_donnees.pdf), on trouve page 40 une sorte de poème heptasyllabique, un acrostiche doublé d'un téléstiche. Un pastiche de Pascal Kaiser, page 66 ; un cryptogramme dont l'original figure page 124. Aussi, un pastiche (ou plutôt une imposture) de Franz Kafka à la page 15 de l'Apostille 1 du Système 3, *Mises à jour 2* (http://www.ladam.eu/Files/s3apos1_mises_a_jour_2.pdf), « Proposition 2 » donné comme issu de l'ouvrage de Kafka *La fuite*. Kafka n'a jamais écrit d'ouvrage portant ce titre... Un pastiche de Julio Cortázar issu de *Marelle*, dans *Retour vers la Base* (http://www.ladam.eu/Files/retour_vers_la_base.pdf) où deux textes sont entremêlés. Il faut lire une ligne sur deux pour suivre l'histoire. Idem pour le second texte. AM s'est amusé à rendre commun aux deux textes les trois dernières lignes. Cela, non pas pour surenchérir sur Cortázar mais pour lui rendre hommage. Sans compter le nombre assez important de citations fausses attribuées à de vrais auteurs ou d'authentiques ou fausses citations attribuées à des auteurs imaginaires.

ⁿ page 24 « Avantageusement » fait ici référence au fait que la photographie a longtemps été jugée plus fidèle à la réalité que la peinture. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien.

^o page 28 Allusion à Pierre de Fermat.

^p page 29 Dans cette parenthèse se trouve un pangramme. Un hasard contraint. Probablement